

cette question : « Comment puis-je me venger de mon ennemi ? — En devenant plus vertueux. — Diogène ! lui dit un troisième, on vous donne bien des ridicules. — Mais je ne les reçois pas ! » Le parasite Criton étant monté sur une chaise, lui demanda pourquoi on l'appelait chien, « Parce que je caresse ceux qui me donnent de quoi vivre, que j'aboie contre ceux dont j'essuie des refus, et que je mords les méchants. — Et quel est, reprit le parasite, l'animal le plus dangereux ? — Parmi les animaux sauvages, le calomniateur ; parmi les domestiques, le flatteur. »

A ces mots, les assistants firent des éclats de rire ; le parasite disparut, et les attaques continuèrent avec plus de chaleur. « Diogène, où êtes-vous ? lui dit quelqu'un. — Je suis citoyen de l'univers, répondit-il. — Eh non, reprit un autre, il est de Sinope ; les habitants l'ont condamné à sortir de leur ville. — Et moi je les ai condamnés à y rester... »

Un jeune homme, d'une jolie figure, s'étant avancé, se servit d'une expression dont l'indécence fit rougir un de ses amis de même âge que lui. Diogène dit au second : « Courage, mon enfant ; voilà les couleurs de la vertu. » Et s'adressant au premier : « N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de tirer une lame de plomb d'un fourreau d'ivoire ? » Le jeune homme en fureur lui ayant appliqué un soufflet : « Eh bien ! reprit-il sans s'émouvoir, vous m'apprenez une chose ; c'est que j'ai besoin d'un casque. — Quel fruit, lui demanda-t-on tout de suite, avez-vous retiré de votre philosophie ? — Vous le voyez, d'être prêt à tous les événements »

Le poète Alexis aimait le poisson. Quelques billards le plaisantaient sur cette passion, et lui demandaient ce qu'il mangerait plus volontiers : « Des bavards rôtis, » dit-il.

Iphicrate, capitaine des Athéniens, répondit à Harmodius le jeune, qui lui reprochait, par forme d'injure, la bassesse de sa naissance (on dit qu'il était fils d'un cordonnier). « Je suis le premier de ma race, et toi tu es le dernier de la tienne. »

On s'étonnait que Caton n'eût point encore de statue, dans un temps où tant de gens obscurs en avaient : « J'aime mieux, dit-il, qu'on demande pourquoi je n'ai point de statue que pourquoi j'en ai »

Annibal ayant tenté vainement d'attirer Fabius au combat, lui fit dire : « Si Fabius est aussi grand capitaine qu'il veut qu'on le croie, il doit descendre dans la plaine et accepter la bataille. » Fabius lui fit répondre : « Si Annibal est aussi grand capitaine qu'il le pense, il doit me forcer à la donner. »

Un jour que les soldats du roi Jean chantaient la chanson de Roland, comme c'était l'usage dans les marches : « Il y a longtemps, dit-il, qu'on ne voit plus de Roland parmi les Français. — On y verrait encore des Rolands, lui répondit un vieux capitaine, s'ils avaient un Charlemagne à leur tête. »

Le roi et duc Guillaume (le Conquérant), qui était fort gros, tomba en maladie à Rouen, et y

fut longuement. Et Philippe, roi de France, lui manda que jamais femme n'avait été si longtemps en gésine, et que, s'il relevait jamais, il devrait avoir beau luminaire à ses relevailles. Guillaume lui répondit que quand il relèverait le roi le saurait bien, et qu'il irait en France ouïr la messe à ses relevailles, et y ferait allumer mille torches sans flambeaux dont les lumignons seraient de bois, et qu'il y aurait mille gaules garnies d'acier pour les allumer. Après qu'il fut soulagé de sa maladie, il manda ses gens vers lui à Rouen. Il monta à cheval et entra en France, brûlant villes et maisons, sans rien épargner, et alla jusque devant Paris, où le roi était, et lui fit dire qu'il pouvait voir les luminaires de ses relevailles.

Quelque temps après la mort de l'empereur Rodolphe de Schwartzbourg, qui périt dans une bataille contre son compétiteur l'empereur Henri IV, celui-ci étant venu à Mersebourg, et ayant vu le tombeau de Rodolphe, en admira la magnificence. Quelques flatteurs lui dirent qu'il fallait détruire ce tombeau, comme étant trop superbe pour un rebelle. L'empereur leur répondit : « Plût à Dieu que tous mes ennemis fussent aussi pompeusement enterrés ! »

Louis XI rencontra l'évêque de Chartres monté sur un cheval richement caparoté : « Les évêques, lui dit-il, n'allaient pas ainsi autrefois. — Non, sire, répondit l'évêque, du temps des rois pasteurs. »

Un évêque voyageant dans son carrosse, vit un capucin à cheval. Il demanda au religieux, avec un sourire malin, « depuis quand saint François allait à cheval ? — Depuis que saint Pierre va en carrosse, » répondit le capucin.

On admirait dans une compagnie l'esprit vif et formé du jeune Pic de la Mirandole. Un cardinal dit d'un air de raillerie et de mépris, que plus les enfants avaient d'esprit dans leur première jeunesse, moins ils en avaient dans un âge plus avancé : « Si ce que vous dites est vrai, répartit aussitôt l'enfant, il faut que Votre Éminence en ait eu beaucoup étant jeune. »

Un petit maître, voulant jeter un ridicule sur l'incapacité d'un jeune seigneur, dit à Louis XIV qu'on ferait un gros livre de ce que ce seigneur ne savait pas. Le roi prenant un air sévère, dit à ce railleur : « Et l'on en ferait un fort petit de ce que vous savez. »

En 1586, Philippe II avait envoyé le jeune comte de Castille à Rome, pour féliciter Sixte V sur son exaltation. Ce pape, mécontent de ce qu'on lui avait député un ambassadeur si jeune, ne put s'empêcher de lui dire : « Eh quoi ! votre maître manque-t-il d'hommes, pour m'envoyer un ambassadeur sans barbe ? — Si mon souverain eût pensé, lui répondit le fier Espagnol, que le mérite consistât dans la barbe, il vous aurait envoyé un bouc, et non un gentilhomme. »